

*Les Grands Films Classiques présentent
sur copie neuve*

NANOUK l'esquimau

(Nanook of the north)

de
Robert Flaherty

1922/N. et B./durée 60'

SORTIE : 10 AVRIL 96
à l'ESPACE SAINT-MICHEL



Distribution :
Les Grands Films Classiques
49, rue Théophile Gautier (16°)
tel : 45-24-43-24

Presse :
Fabienne Ferreira
tél / fax : 46-06-06-95

Fiche technique

Scénario, réalisation, photographie.....Robert Flaherty
Titres.....Carl Stearms Clancy, Robert Flaherty
Opérateur.....Thierry Mallet
Assistant moteur..... Charles Gelb
Production.....Révillon Frères, New-York
Distribution.....Grands Films Classiques
Durée..... 60 minutes

Fiche artistique

Nanouk.....Nanouk
Sa femme.....Nyla
L'enfant..... Allek
L'enfant..... Cunayou
La belle-soeur..... Comock

Résumé

Nanouk et sa famille, esquimaux de la région d'Ungawa, sur la rive orientale de la baie d'Hudson sont en quête perpétuelle de nourriture et mènent ainsi une vie de nomades.

L'été durant, ils voyagent sur le fleuve pour pêcher le saumon et le morse. L'hiver, ils trouvent de la nourriture après avoir bien souvent frôlé la famine. La nuit, toute la famille construit l'igloo, puis se glisse dans des vêtements de fourrure pour dormir, utilisant les habits de jour en guise d'oreiller. Le lendemain, la quête reprend et la vie continue.

Le tournage de NANOUK : une épopée magnifique

Pour tourner cet admirable film de *Nanouk*, qui constitue l'une des plus belles leçons d'énergie, de patience humaine, en même temps qu'un voyage merveilleux dans les paysages polaires, il était avant tout, indispensable de trouver un opérateur capable de mener à bien l'entreprise. Or, il se trouvait qu'un américain, Robert J. Flaherty, irlandais d'origine et coureur des bois infatigable, connaissait la baie d'Hudson, car il était allé jusque dans la terre de Baffin et vers la côte ouest du Groenland à la recherche de gisements miniers; il s'offrait de tourner un film en plein pays esquimau, possédant à fond le langage qu'on y parlait. Sa proposition fut acceptée. Il s'agit ensuite de choisir quel poste pouvait servir de base d'opération. M. Thierry Mallet, dans son très intéressant rapport sur l'expédition, écrit qu'il se décida pour Fort Harrison pour les raisons suivantes :

- 1°) Ce poste était ravitaillé annuellement par une goélette de cent tonneaux, suffisamment grande pour se charger du supplément de marchandises que l'opérateur serait obligé de prendre avec lui
- 2°) Les indigènes de la région étaient d'une intelligence remarquable et fort industrieux
- 3°) La chasse y était suffisamment abondante pour qu'on pût filmer diverses scènes sans grande perte de temps.

Une fois le programme de l'expédition arrêté, l'on procéda à l'achat des appareils nécessaires. Mais il fallait faire comprendre aux esquimaux ce que l'on attendait d'eux : le meilleur moyen était de projeter sous leurs yeux des vues sur un écran ; pour cela on emporta une petite dynamo et un moteur à gazoline, afin de produire l'électricité nécessaire.

Quand tout le matériel acheté en double en prévision d'accidents fut réuni, l'expédition se mit en route; une absence de quatorze mois avait été prévue. L'expédition partit au début de mai et ce n'est qu'au mois d'août qu'ils arrivaient à Fort Harrison. Tout le matériel fut mis à terre sans avaries, au grand étonnement des esquimaux que la vue des appareils intriguait fort.

Le premier soin des voyageurs fut d'aménager une bicoque en bois dont la seule chambre devait servir à l'opérateur pour le développement du film : la seule difficulté fut de se procurer de l'eau à la rivière Kokosoak qui passait à 50 mètres de la maison, car la rivière gelait souvent et il fallait briser la glace à coups de dynamite. Ce premier travail terminé, on procéda au choix des indigènes que l'on devait engager pour la durée entière du film.

Nanouk, sa femme Nyla, sa belle-soeur et ses enfants formèrent de suite le groupe autour duquel devait se dérouler toutes les scènes du film. Nyla la souriante est, sans aucun doute, la première étoile du cinéma qui ait jamais mâché des bottes. Voici l'histoire : Nyla et ses soeurs indigènes fabriquent les seules chaussures absolument imperméables qui existent; elles sont faites de peaux de phoques mâchées (après avoir été débarrassées de leurs poils). Les différents morceaux de la botte sont assemblés au moyen de nerfs et de points noués spéciaux, réalisant une couture que l'air même ne peut traverser.

Dans les huttes, le soir, les bottes sont exposées à sécher au-dessous de la lampe à huile qu'on laisse allumée et, au réveil, les femmes les mâchent pour leur rendre leur souplesse. C'est là un devoir matinal régulier, excellent exercice pour les dents et les mâchoires qu'elles accomplissent, comme tous leurs devoirs, avec une inaltérable bonne humeur.

– *Que désirez-vous pour votre petit déjeuner?* demanda l'explorateur Flaherty à Nyla, le premier jour de prises de vues.

– *Je n'ai besoin de rien, merci,* répondit Nyla la souriante en esquimau ; *je vais mâcher les bottes de Nanouk.*

Avant de tourner le film, il fallut expliquer aux esquimaux, comme nous l'avons dit, ce que l'on attendait d'eux. Ils avaient déjà vu des photographies, mais aucun ne comprenait ce qu'était un appareil cinématographique. Certains d'entre eux prenaient la fuite dès que l'opérateur se mettait à tourner la manivelle ; d'autres se cachaient les yeux avec les bras comme un enfant qui craint un coup, les plus braves s'arrêtaient net dans leur travail et dévisageaient l'appareil d'un air soupçonneux.

Que devait-on faire? M. Thierry Mallet n'hésita pas à réunir en bloc ses futurs acteurs dans l'unique magasin du poste à la nuit noire et à leur montrer, projetées sur un drap blanc, quelques scènes prises par J. Flaherty dans les mers polaires. Toute la tribu était entassée là. Après quelques explications, la dynamo dont le bruit du moteur inquiétait un peu les esquimaux, projeta son jet de lumière sur l'écran. Il y eut une courte panique durant laquelle nombre d'enfants roulèrent à terre. L'opérateur, sans perdre la tête, continua à tourner.

Dès que les indigènes aperçurent l'image, leur déroute se transforma en stupeur, puis en joie délirante. Il fallut tourner quatre cents mètres de film afin de les rassasier. Nanouk et ses compagnons avaient compris, rien ne les effraya plus ; durant ces treize mois qu'il collabora au film, ni lui ni aucun de ses amis ne songea à jeter les yeux sur l'opérateur.

Sans vouloir retracer l'historique de chaque scène, voici quelques indications sommaires sur le procédé employé par l'opérateur pour tourner le film. Ayant prévu un certain nombre de scènes à faire : harponnage du morse, chasse à l'ours, pêche au saumon, scènes de rivière, chasse au renard, voyage à travers les glaces, arrivée au poste avec les fourrures, etc... l'opérateur se déplaçait chaque fois avec Nanouk et se rendait sur les lieux, prenait ses photographies, puis revenait au poste afin de développer ses pellicules et s'assurer de la réussite de ses vues cinématographiques. Sans entrer dans des détails superflus, quelques renseignements concernant le film sont à retenir :

La chasse au morse fut prise en septembre 1920, à 120 kilomètres du poste en pleine mer, sur une série d'îlots rocheux, au nord-ouest des îles Ottawa où l'opérateur se rendit en canot à voiles avec cinq esquimaux. la petite expédition demeurera sur l'îlot six semaines, clouée là par le mauvais temps avant de pouvoir apercevoir un seul morse. L'opérateur ne souffrit pas trop durant ce séjour, ayant emporté toutes les conserves nécessaires.

Il n'en fut pas de même des indigènes, qui ne pouvaient chasser dans les îles, de peur d'effrayer les morses (leurs bandes, à proximité, n'attendaient que le beau temps pour atterrir sur la grève et se prélasser au soleil) et qui souffraient de la faim, dans l'impossibilité de s'accommoder de la nourriture de conserves.

A la prise du morse dans le film, Nanouk et sa bande étaient littéralement fous du désir de viande fraîche. On eut toutes les peines du monde à empêcher les esquimaux d'achever à coups de lances le morse dès qu'il fut harponné (il fallait un certain temps pour filmer la scène) et l'appareil n'a su enregistrer, avec le festin de viande crue, la joie délirante et les cris d'allégresse de ces malheureux, trouvant enfin à se mettre sous la dent ce dont leur estomac avait été privé depuis quarante-six jours.

La scène de la pêche au saumon fut prise un mois plus tôt en août, à 300 mètres du poste, au moment où une tempête de cinq jours venant de l'ouest avait drossé la banquise sur les côtes.

La pêche, ou plutôt le harponnage du phoque, prit trois mois d'efforts (de mars à mai, à 100 kilomètres du poste). Cinq phoques furent harponnés. Trois cassèrent la corde. Une scène fut gâtée par l'arrivée d'une violente tempête de neige. La scène représentée dans le film dura une heure ; l'opérateur tournant 3.800 pieds qui furent, bien entendu, coupés, plus tard à New-York à la longueur voulue.

L'opérateur et Nanouk guettèrent le trou du phoque durant quatre jours avant d'avoir la chance de le voir apparaître par beau temps, ce qui permettait une réussite parfaite.

La scène de l'ours blanc fut totalement manquée ; l'opérateur s'étant rendu au cap Dufferin, à 135 kilomètres au nord, trouva un ours endormi sur la côte dans un banc de neige. On attendit un jour favorable avec bonne lumière, l'ours fut attaqué dans sa tanière à coups de lance, tandis que dix chiens se jetaient sur lui. L'ours, malheureusement, au lieu de tenir ferme, déboula comme un lapin de son terrier, et s'enfuit à toute allure, la meute pendue à sa fourrure. Il ne s'arrêta qu'au bout de 600 mètres.

L'opérateur qui avait vu son objectif sortir immédiatement de son rayon visuel, s'acharna à poursuivre l'ours, à pied, portant le lourd appareil sur son épaule. L'ours ne se laissa jamais approcher suffisamment pour mettre son appareil en place et finit par disparaître en mer, après avoir tué six chiens.

La scène de l'igloo fut prise six fois durant les randonnées d'hiver du poste aux différents emplacements de scènes de chasse. L'opérateur et les indigènes étaient d'ailleurs obligés d'en bâtir un chaque fois pour dormir. La meilleure scène fut gardée pour le film. Pour photographier l'intérieur de l'igloo, un pan de mur circulaire mesurant environ un cinquième de la circonférence totale, fut coupé pour permettre au jour de pénétrer. Cette ouverture fut bouchée ensuite pour la nuit.

La température la plus élevée à l'intérieur de l'igloo est de 5° au dessous de zéro.

La température la plus basse, durant laquelle furent prises certaines scènes extérieures du film fut de 55° au dessous de zéro.

La scène où l'on voit Nanouk et sa bande se coucher dans l'igloo, n'est pas complètement exacte. En réalité, les esquimaux couchent complètement nus, serrés les uns aux autres. Cette scène fut prise, mais refusée par la censure américaine. L'opérateur heureusement, se méfiait et avait pris une seconde scène où les indigènes ne font qu'enlever leurs capotes et se découvrir jusqu'à la ceinture.

La scène des chiens s'endormant dans la tempête de neige est une succession de plus de vingt scènes de ce genre, prises avec les mêmes chiens, durant vingt tempêtes différentes ; Il est facile de comprendre que chaque fois que l'opérateur faisait fonctionner son appareil dans un tel tourbillon de neige, celui-ci s'encrassait en quelques secondes. Il fallait le démonter entièrement, l'essuyer, etc... avant de recommencer.

Il y eut des milliers de mètres de films tournés durant tout cet hiver, avant de pouvoir réussir quelques centaines de mètres tels que ceux représentant les chiens s'endormant dans la neige.

Il serait trop long de vouloir énumérer toutes les difficultés, tous les dangers et toutes les souffrances physiques que l'opérateur endura pendant ces treize mois de travail. Il y a lieu, toutefois, de mentionner les nombreux désappointements dont il eut à souffrir. Celui, par exemple, de passer un mois à 100 et quelques kilomètres du poste, couchant nuit après nuit dans un igloo, mangeant cru, à l'instar des indigènes, souffrant du froid et de la solitude, réussissant enfin à tourner une scène de chasse, par exemple, pour découvrir que la photographie ne valait rien, d'où la nécessité d'un retour au même endroit pour refaire le même travail.

Le film fut ramené à New-York, à l'automne 1921, l'opérateur prenant deux mois et douze jours pour couvrir la distance entre la baie d'Hudson et New-York. Sur les 18.000 mètres de film, 3.000 seulement furent sélectionnés et mis ensemble selon la continuité du film actuel.

Telles furent les difficultés que durent vaincre l'opérateur et ses compagnons pour réaliser ce film de *Nanouk* qui est, au point de vue documentaire, la production la plus belle qu'on puisse voir. Nul roman n'a été bâti par un écrivain ; nul scénario ne fut composé par un cinéaste, avant que l'expédition se mît en route. Ce n'est pas un milieu que *Nanouk* nous révèle, c'est la partie désertique du monde, la terre de la solitude et de la désolation ; ce n'est pas une famille d'esquimaux seulement qui passe sous nos regards, c'est toute une race qui semble très vieille lorsqu'on fixe le visage de Nanouk mais qui est restée primitive par la force de ses sentiments. Et ce qui est admirable par-dessus tout, c'est de constater combien cette race qui, tout le jour et le long des nuits, doit livrer de rudes combats contre le froid et contre la faim, ses deux mortels ennemis, a conservé de bonne humeur dans sa vaillance, d'allégresse dans sa résignation. Nanouk donne à chacun de nous une magnifique leçon de bonté, d'énergie humaine, et Nyla la souriante, dresse dans le désert arctique une image de douceur maternelle toute pleine de grâce.

Il faut voir Nanouk amarrant son bateau au rivage et précautionneusement extrayant de l'embarcation sa chère Nyla, son petit Allek, sa belle-soeur et ses chiens. Avec quelle attention il les reçoit et guide leurs pas. C'est que Nanouk est infatigable ! Quand à Nyla, elle est bien touchante avec son dernier-né qu'elle emporte derrière elle dans un bonnet de fourrure et avec qui elle pêche, chasse, tire le traîneau ou porte la barque sur la glace dure et luisante.

A la première représentation de *Nanouk*, quelques spectateurs ont paru surpris de voir le chasseur dépecer le morse harponné et manger de la viande crue avec un évident plaisir. C'est qu'ils n'ont pas songé que c'était pour Nanouk la seule façon de vaincre la mort ; la mort, soeur du froid, ce grand assassin du pôle. D'ailleurs, on ne doit pas oublier que Nanouk est un homme primitif, mais devant tant de conscience, tant de courage, tant d'acceptation résignée du destin, on se demande si beaucoup de nos contemporains ne devraient pas oublier les bienfaits d'une extrême civilisation pour remonter dans la nuit des anciens âges. Sans doute rapporteraient-ils de leur incursion, des vertus qu'ils ont perdues dans l'existence factice et artificielle qu'est la nôtre. Que ne profitent-ils de l'exemple de Nanouk !

Ciné-Miroir - 1922

Robert Joseph Flaherty

Robert J. Flaherty est né le 16 février 1884 à Iron Mountain (Michigan). Sa vocation naît lorsqu'à douze ans, son père, qui dirigeait une compagnie d'exploitation minière, l'emmène avec lui pour une année dans une région sauvage du Canada. Là, il vit sur les chantiers d'exploitation de minerai de fer au milieu des mineurs et des prospecteurs, non loin des campements indiens. Plus tard il fréquente le collège des mines du Michigan, où il s'ennuie beaucoup. Mais il y rencontre Frances Hubbard, qui allait devenir sa compagne la plus dévouée et sa plus précieuse collaboratrice.

Après des études de minéralogie, il participe aux premières expéditions de Sir William Mackenzie au-delà de la baie d'Hudson. Il tente le premier de dresser la carte des côtes du Fox Channel, cherchant le passage du Nord-Ouest. Il redécouvre les îles Belcher dont l'île la plus grande a été baptisée de son nom par le gouvernement canadien. Lors de ces expéditions, il commence à réaliser de courts documents.

En 1916, il prend la tête d'une expédition dans le Grand Nord. Il en rapporte un film sur les Esquimaux qui sera détruit dans un incendie peu après le tournage.

Grâce à sa rencontre en 1919 avec des fourreurs parisiens Révillon, qui lui donnent les moyens de diriger un film à sa guise dans les régions arctiques (la mention de la production constituait le seul élément publicitaire), il réalise **NANOOK OF THE NORTH** (Nanouk l'esquimau). Le film remporte un succès commercial énorme et la Paramount offre à Flaherty d'aller tourner un film du même genre dans les mers du Sud.

En Polynésie, dans les îles Samoa, il tourne alors entre 1923 et 1924, **MOANA** (The sea), mais le film n'eut pas les conséquences attendues.

En 1925, il se consacre à des travaux expérimentaux à New York ; il tourne dans les sous-sols du musée Métropolitain **THE STORY OF A POTTER** (Histoire d'un potier), puis **THE TWENTY-FOUR DOLLAR ISLAND** (L'île aux 24 dollars) qui ne fut jamais projeté dans sa version complète. Il écrit ensuite le scénario de **WHITE SHADOWS OF THE SOUTH SEAS** (Ombres blanches) et commence le tournage en 1928 à Tahiti avec la collaboration de W. S. Van Dyke ; mais la divergence de conception avec Hollywood l'oblige à abandonner le tournage. Le film sera achevé par Van Dyke.

Il s'associe alors avec Murnau pour réaliser **TABU** (Tabou), mais la conception de celui-ci, trop imprégné des méthodes de tournage du studio, ne concorde pas avec son style plus spontané et plus naturaliste. Il abandonne très vite la réalisation à Murnau.

Invité par John Grierson en Angleterre en 1931, Flaherty travaille pendant cinq ans dans le groupe des documentaristes. Il y réalisera avec Grierson **INDUSTRIAL BRITAIN**.

Enfin le producteur Michael Balcon engage Flaherty à réaliser un film sur les dures conditions de vie aux îles d'Aran, **MAN OF ARAN** (L'homme d'Aran).

Il tente ensuite d'adapter **ELEPHANT BOY** de Rudyard Kipling, mais toujours fidèle à sa conception et à sa méthode de travail, il refuse de romancer l'histoire et le film sera achevé par Zoltan Korda en studio à Londres.

Il rentre aux Etats Unis et collabore au scénario du film mexicain resté inachevé **IT'S ALL TRUE** d'Orson Welles.

Le Ministère de l'agriculture lui fait commande d'un documentaire sur la vie de paysans américains, qu'il tourne entre 1939 et 1942, **THE LAND** (La terre) ; mais le film jugé trop "pessimiste" ne sera jamais montré publiquement.

En 1949, il tourne son dernier film dans les terrains marécageux de la Louisiane, **LOUISIANA STORY** pour le compte de la Standard Oil.

Il meurt à Dummerston (Vermont) le 23 juillet 1951, à l'apogée de sa carrière et de son génie artistique.

Flaherty reste l'un des plus grands cinéastes contemporains qui transcenda totalement le genre dit "documentaire", films à la fois témoignages précis et admirables poèmes. A la recherche de l'homme et ses rapports avec la nature, il a laissé une oeuvre dont l'influence a été considérable. Tout un courant, dont Jean Rouch est le symbole, en est issu.

Bibliographie : Fouad Quintar, " Robert Flaherty, le document poétique "

FILMOGRAPHIE

1920-1921	Nanook of the North (Nanouk l'esquimau)
1923-1924	Moana (The sea)
1925	Story of a potter (Histoire d'un potier)
1925	The twenty-four dollars island (L'île aux 24 dollars)
1928	White shadows of the south seas (Ombres blanches) pour le scénario, réalisation de Murnau
1931-1932	Industrial Britain en collaboration avec Grierson
1932-1934	Man of Aran (L'homme d'Aran)
1935-1937	Elephant boy en collaboration avec Zoltan Korda, terminé en studio par Korda
1939-1942	The land (la Terre) pour le ministère de l'agriculture
1949	Louisiana story pour la Standard Oil

NANOUK L'ESQUIMAU

ROBERT FLAHERTY

A 74 ans... « Nanouk l'Esquimau » de Robert Flaherty, chef-d'œuvre du documentaire, revient en copie neuve pour nous émouvoir de nouveau. Présenté maintes fois dans des ciné-clubs et cinémathèques, il n'avait pas eu de sortie nationale depuis l'après guerre. Rien que du bonheur...

NANOOK, OF THE NORTH

DE ROBERT FLAHERTY
USA, 1922, 55 MINUTES
NOIR ET BLANC, MUET

SCENARIO ET PHOTO

Robert Flaherty

TITRES

Carl Stearns Clancy

Robert Flaherty

ASSISTANT-MONTEUR

Charles Gelb

AVEC

Nanouk (*Nanouk l'esquimau*)

Nyla (*sa femme*)

Allee (*l'enfant*)

Comayou (*l'enfant*)

Comock (*la belle-sœur*)...



La vie quotidienne de Nanouk et de sa famille, Esquimaux de la région d'Ungava, sur la rive orientale de la baie d'Hudson (Nanouk en langue Esquimau signifie « ours »). La recherche perpétuelle de nourriture exige une vie nomade. L'été durant, ils voyagent sur le fleuve pour pêcher le saumon et le morse. L'hiver, ils trouvent de la nourriture après avoir bien souvent frôlé la famine. La nuit, toute la famille construit l'igloo, puis ils se glissent dans des vêtements de fourrure pour dormir, utilisant leurs habits de jour en guise d'oreiller. Le lendemain, la quête reprend et la vie continue.

Présenté à New York en 1922 en complément d'un burlesque de Harold Lloyd, *Nanouk* connut un énorme succès qui popularisa le nom de sa vedette. On en fit une marque d'« esquimaux » vendus aux entractes. Le vrai Nanouk, cependant, mourut de faim et de froid deux ans après la fin du tournage...